

Antonine MAILLET (1929 -)
"Pélagie-la-Charrette"

La littérature francophone

« J'entends les hurlements des sorcières »

texte 182
roman

Au début du roman, presque vingt ans se sont écoulés depuis la déportation. Pélagie Le Blanc, qui a travaillé presque comme une esclave pour un planteur de coton en Géorgie, achète une charrette et trois paires de bœufs et décide, quoi qu'il lui en coûte, de retourner chez elle, en Acadie, avec ses quatre enfants. Elle accroche à sa charrette tout ce qu'elle trouve d'Acadiens dispersés sur sa route.

À Charleston, en Caroline du Sud, elle tente de retrouver le capitaine Beausoleil-Broussard, qui rapatrie, comme elle, les Acadiens exilés, grâce à son bateau, la Grand'Goule. Pélagie découvre alors le marché aux esclaves. Elle y rachète Catoune, dont elle fait sa fille adoptive. La guerre d'indépendance américaine surprend les exilés sur la route. Ils souffrent de la famine.

La charrette s'enlise sur les grèves de Salem, dans le Massachusetts. Beausoleil, venu à la rescousse, manque d'y perdre la vie. Le dernier obstacle à franchir reste l'hiver aux portes de l'Acadie où les rescapés arrivent en 1780.

Nous sommes au début du chapitre XIV. Pélagie n'est plus très loin de l'Acadie, mais sa charrette s'est embourbée dans les marais de Salem, ville rendue célèbre parce que des Américains puritains y avaient supplicié, au XVII^e siècle, des femmes accusées de sorcellerie. Pélagie croit entendre leurs voix. Sa fille adoptive Catoune tremble à côté d'elle.

Les marais¹ de Salem étaient inondés.

« Ça passe point ! » que cria Charles, jumeau de Jacques, fils de Pélagie. Mais son frère Jacques continuait de fouetter les bœufs.

On avait vu pire et passé déjà dans des marais plus bourbeux². En Georgie, le long de la Savannah, puis dans les Caroline et en Virginie, allons, poussez !

« En Virginie et dans les Caroline, j'étais moins de monde ; et chaque roue de charrette³ avait encore ses douze raies⁴. Ça passe point que je dis. »

C'était la première fois que Pélagie voyait ses bessons⁵ de fils en désaccord et tirer chacun de son bord⁶. Mauvais signe. Et elle sentit craquer les moyeux⁷ sous le poids.

« Que tout le monde descende, hormis l'aïeule et les nourrissons⁸. J'allons essayer de passer à travers champs.

...Que les hommes portent les enfants sur leurs épaules, et les jeunes poussent et halent et les femmes lèvent leurs cottes et leurs cotillons⁹ au-dessus des genoux, allez ! hue ! et hue ! et hue¹⁰ !

« Ça passe point. »

Ça ne passait plus, fallait admettre ce qui est et ne pas s'obstiner. Pélagie s'épongea la nuque et la gorge. La mer s'étendait là, juste au-delà, au-delà de ce marais inondé par le plus dur printemps du siècle. On n'en finissait plus de s'arracher à l'hiver pourri¹¹ qui continuait de givrer¹² les bourgeons et fendiller¹³ les jeunes pousses d'avril. On n'en finissait plus de sortir de la malédiction.

« Quoi c'est que les cris ?

...Les vents, Pélagie, les vents de marais. Le cœur de la bise, là où le nordet¹⁴ s'entortille dans le suroît¹⁵. Les marais se lamentent sous les vents d'avril, tu le sais, Pélagie.

SOURCE : Antonine Maillet, *Pélagie-la-Charrette*, éd. Grasset et Fasquelle, 1979.

1. marais : nappe d'eau stagnante généralement peu profonde recouvrant un terrain partiellement envahi par la végétation.

2. bourbeux : pleine de boue, boue qui s'accumule au fond des eaux stagnantes.

3. charrette : voiture de charge à deux roues, non suspendue.

4. raies : rayons de la roue.

5. bessons : ancienne manière de nommer les jumeaux (on la trouve notamment chez George Sand, *La Petite Fadette*).

6. chacun de son bord : chacun de son côté.

7. moyeu : partie centrale de la roue que traverse l'axe ou l'essieu autour duquel elle tourne.

8. l'aïeule et les nourrissons : l'aïeule est une vieille femme recueillie par Pélagie dans sa charrette dès les premières pages du roman. Quant aux nourrissons, ils sont nés pendant le long voyage.

9. cotillon : jupon.

10. hue ! : mot (onomatopée) dont on se sert pour faire avancer un cheval, pour le faire tourner à droite.

11. l'hiver pourri : humide et mou, froid, qui perdure.

12. givrer : recouvrant de givre (couche fine et blanche de glace formée sur une surface froide par cristallisation de gouttes de vapeur d'eau en état de surfusion).

13. fendiller : faire de petites fentes superficielles à quelque chose.

14. nordet : terme acadien désignant un vent du nord-est.

15. suroît : vent du sud-ouest.

16. **buttereaux** : petite buttes de sable.

17. **mouvange** : mouvement des glaces qui se disloquent et dérivent le long des côtes, au dégel du printemps.

18. **bûcher** : amas de bois sur lequel on brûlait les condamnés au supplice du feu.

19. **geint** : plainte.

20. **naufragés ballottés** : il est question ici de tous les naufragés qui ont pu mourir sur cette côte depuis un siècle.

21. **gibet** : potence où l'on exécute les condamnés à la pendaison.

22. **goéland** : oiseau de mer palmipède de la taille d'une grosse mouette, vivant en colonies.

23. **suivont** : comme « j'allons » au début du texte, il s'agit de formes anciennes de conjugaison.

24. **Hussards** : nom que Pélagie donne à ses bœufs.

— Les vents ? Alors pourquoi la Catoune s'agite-t-elle comme ça la face au ciel ? Ça geint au loin, par-delà les buttereaux¹⁶ j'entends.

...La houle du large qui s'écrase sur les cailloux des côtes, c'est tout. La mer est forte à la mouvange¹⁷ des glaces qui dévalent du nord.

— Arrêtez ! J'entends les hurlements des sorcières qu'on brûle à bûcher¹⁸ et le geint¹⁹ des naufragés ballottés²⁰ par l'écume. Arrêtez !

...Non, Pélagie, faut point prendre les voix du large et des marins pour des sorcières qu'on pend au gibet²¹. Les vents d'un siècle ont bavé Salem ; Catoune n'entend que la mer et le nordet.

— Calme-toi, Catoune, lui dit Pélagie, c'est rien que le cri des goélands²² qui suivont²³ au large les bâtiments. »

Et l'on fouetta les Hussards²⁴ qui enfonçaient dans la bourbe leurs pattes d'en avant.

► COMPRÉHENSION

1. Où se trouve Pélagie et le groupe d'Acadiens qu'elle conduit ? Que s'est-il passé à cet endroit ? Quand ?
2. Qui sont Charles ? Jacques ? D'autres personnes sont-elles citées ? Qui ?
3. Pourquoi la charrette s'est-elle embourbée ? À quelle époque de l'année sommes-nous ? Quel temps fait-il ?
4. Qui mène le groupe d'Acadiens ? À quoi le voit-on ?
5. Pourquoi Pélagie et Catoune croient-elles entendre les hurlements des « sorcières » de Salem ?

► LA LANGUE

La coloration originale du lexique acadien vient d'une part de ce qu'il a gardé bien vivants des mots venus de France mais qui ont disparu de l'usage français ou qui ne se sont maintenus que régionalement, d'autres part des innovations dues aux besoins de communication dans de nouvelles conditions climatiques et sociales, ainsi qu'au voisinage des langues amérindiennes, puis de l'anglais. Antonine Maillet cultive dans tous ses romans la vivacité du récit oral, en conservant les tournures de phrase et le vocabulaire de son Acadie natale. Aussi la langue dans tout le roman, est bien différente de la norme du français écrit standard.

1. Soulignez tous les termes, manières de dire et constructions syntaxiques qui vous paraissent différentes du français standard (soit parce que l'auteur veut restituer le caractère de la langue orale, soit parce qu'il s'agit d'une particularité linguistique acadienne).
2. Traduisez en français courant écrit les expressions suivantes :
 - a. ses bessons ; les buttereaux ; le nordet ; la mouvange ; le geint ; les Hussards.
 - b. « Ça passe point ! » que cria Charles.
« En Virginie et dans les Caroline, j'étions moins de monde »
« Ça passe point que je dis. »
« J'allons essayer de passer à travers champs. »
« Quoi c'est que les cris ? »
« ...la Catoune... »
« Calme-toi, Catoune, lui dit Pélagie, c'est rien que le cri des goélands qui suivont au large les bâtiments. »
« Et l'on fouetta les Hussards qui enfonçaient dans la bourbe leurs pattes d'en avant. » ■